

Commission spéciale sur la question de mourir dans la dignité
Assemblée Nationale du Québec

Mémoire

Je me nomme Adela González Casal. Je suis née en Espagne il y a 50 ans et j'ai adopté le Québec pour y faire ma vie depuis près de 30 années déjà. J'ai une Maîtrise en Histoire de l'Art et j'ai fait aussi des études en Gestion d'Institutions de Service. Je travaille en ce moment dans le secteur de l'hôtellerie.

Durant ces années au Québec, j'ai appris à connaître et à aimer ce peuple comme ma propre patrie. J'ai essayé d'apprendre son histoire, ses traditions, son folklore. Même si je n'ai pas tout à fait perdu l'accent de mon coin natal – au grand plaisir de mes chers compatriotes québécois – j'essaye de parler le mieux possible *la langue de chez nous*, si riche et si belle. Et je peux dire sincèrement que j'aime profondément ce peuple qui m'a accueilli avec tant de générosité et qui m'a tant appris depuis mes premières années de jeunesse.

Je suis toujours frappée d'admiration par le courage et la détermination de nos ancêtres, qui se sont ouvert un chemin en surmontant tant de difficultés et qui n'ont pas reculé devant les défis que leur offrait une nature grandiose et souvent hostile. Par une imagination, une débrouillardise et une persévérance à toute épreuve, - où l'amour du terroir, l'attachement à la famille et le travail acharné ont été les fondations -, ils ont bâti un pays admirable que beaucoup dans le monde entier souhaitent de faire sien. Et moi – je me dis souvent – j'ai la chance d'en faire partie! Je suis reconnaissante.

Mais il faut que je vous confie aussi un souci et une grande peine face à cette question que nous sommes en train de débattre. Oui, ça m'attriste vraiment que l'on veuille légaliser le droit à mourir et à faire mourir dans notre Québec. Où sont passés le courage et la générosité de nos ancêtres? Jamais ils ne se seraient posés une telle question. Chaque membre de la famille – de ses grandes familles où chacun avait sa place et sa tâche irremplaçable de bâtisseur – pensait aux autres plus qu'à soi même. Ils ne pensaient pas que celle-ci ou celui-là était un poids pour la famille parce qu'il était vieux ou infirme. Ils ne s'arrêtaient pas à calculer ce que coûterait de soigner grand-mère ou les heures qu'ils enlèveraient au sommeil pour assister un enfant

malade ou une mère mourante et ils auraient tout fait pour les garder le plus longtemps possible auprès d'eux.

J'ai l'impression que nous sommes devenus un peu égoïstes, ou trop matérialistes. Que nous n'apprécions plus le riche bagage de toute une vie au service de sa famille et de la société que porte avec soi une personne âgée ou malade. Est-ce qu'elle est moins personne parce qu'elle est limitée par l'âge ou l'infirmité? Est-ce qu'elle n'est plus ce qu'elle a été? Qu'est-ce qui vaut plus? La possibilité de produire encore ou le trésor de services accumulés durant des années d'effort et de vaillance?

J'ai connu il n'y a pas très longtemps Mme Aline, une femme remarquable. Avec ses 85 ans elle a été mère de famille et épouse fidèle, elle a enseigné pendant plusieurs dizaines d'années et s'est impliquée en toute sorte d'activités culturelles parce qu'elle tient à passer le témoin culturel du Québec aux prochaines générations. Elle est encore en ce moment membre de soutien d'un de nos Centres d'Histoire, elle donne des conférences, elle participe à des réunions et elle partage son savoir et ses expériences, elle est pleine de projets et elle ne se fatigue pas... d'apprendre! Une femme extraordinaire diriez-vous! Et comme elle il y en a tellement! Tant d'hommes et de femmes devant qui on lèverait notre chapeau et qui ont passé et passent inaperçus. Que dirions-nous si Mme Aline tombait malade et restait paralysée sur une chaise roulante? Serait-elle moins digne de vivre? Aurait-elle perdu ce droit par le fait d'avoir ses facultés amoindries? La richesse qu'elle a accumulée durant tant d'années aurait elle moins de valeur parce que l'enveloppe qui la contient serait devenue vieille et usée par le temps et les efforts de la vie? Je ne le crois pas. Et je pense que nous lui serions encore plus redevables et que nous ne ferions pas trop pour la soigner, l'aimer et lui montrer qu'elle a toujours de la valeur à nos yeux; pour lui faire savoir que sa vie a un prix pour nous et qu'elle est unique comme chaque personne humaine; pour l'aider à vivre sa vie jusqu'au bout et à donner jusqu'au bout le meilleur d'elle-même. Voilà la vraie dignité!

Je pense maintenant à Thérèse, une grande amie décédée il y a quelques années. Elle était québécoise de souche et fière de l'être. Elle souffrait d'une maladie cardiaque grave depuis l'âge de 17 ans. Elle n'a pas eu une vie facile. Elle a été au bord de la mort plusieurs fois mais elle n'a jamais baissé les bras. Elle essayait toujours de voir le bon côté de la vie et, avec une bonne humeur à toute épreuve, savait rire des difficultés et s'oublier pour nous faire rire à notre tour et passer des moments vraiment agréables. Ça maladie s'est compliquée avec les années et d'autres maladies se sont

ajoutées, comme une grave leucémie. Je l'ai accompagnée de très près durant ses dernières années. Je l'amenais régulièrement à l'Hôtel-Dieu de Montréal pour recevoir ses transfusions de sang et elle était un vrai rayon de soleil pour les gens qui se trouvaient dans la salle d'attente et qui étaient aussi mal en pointe, si non plus, qu'elle. C'est curieux, tous voulaient vivre. Tous s'accrochaient aux traitements et aux mots d'encouragement comme à une bouée de sauvetage. Et Thérèse leur donnait de l'espoir avec des mots réconfortants et les faisait rire avec ses blagues. Je l'ai accompagnée jusqu'à la fin de ses 67 ans et j'ai reçu d'elle plus qu'elle aurait pu me donner si elle avait été en parfaite santé. Son courage et sa joie ont été pour moi une école de vie et m'ont aidé plus tard, lorsque j'ai eu moi-même à traverser des moments difficiles. Souvent je me suis demandée si je verrais maintenant la vie de la même manière, si elle n'avait pas été là pour m'enseigner ces leçons. Si l'on avait décidé qu'elle ne méritait pas de vivre en ces conditions et que l'on aurait disposé de sa vie avant le temps... Ça aurait été une grande perte pour moi et pour tous ceux qui l'ont coudoyée.

Des exemples lumineux de cette sorte, j'en ai plusieurs. Je pense aussi à mes deux grand-mères qui ont été d'un courage remarquable et ont décidé de nous laisser cet héritage de valeur, comme le plus précieux. Je pense à mon ami Frank, qui est décédé tout récemment. Il a supporté les six mois de calvaire qui se sont écoulés depuis le diagnostique de son cancer jusqu'à sa mort, avec une force enviable. Il a été presque tout ce temps hospitalisé à l'Hôpital Royal Victoria de Montréal. Si lui ou sa famille avaient choisi qu'il meurt au début de ses souffrances dans le but de les alléger, il n'aurait pas pu faire le bien qu'il a fait dès son lit d'hôpital, autant parmi les malades et leurs familles et amis que parmi le personnel soignant, avec son sourire, avec son acceptation de la maladie et de la mort.

Mais Frank et les autres, ont eu la chance d'avoir une famille et des amis qui les aimaient et qui les ont soutenus jusqu'à la fin d'une manière remarquable. Ils ne voulaient pas mourir parce qu'ils étaient aimés. Le peu de gens que j'ai connu qui voulaient mourir, c'était infailliblement des gens sans famille, de gens sans amour. Des gens qui ne trouvaient pas le goût de vivre, en ayant comme seule compagne la solitude. C'est pour cette raison que notre responsabilité est encore plus grande. Si nous légalisons l'euthanasie et le suicide assisté - les solutions faciles pour nous laver les mains et ne pas nous compliquer la vie -, nous sommes en train de forcer, à ceux de nos concitoyens qui sont faibles et démunis, à dire : je ne suis bon à rien, je n'ai personne qui m'aime et s'intéresse à moi, il ne me reste qu'à chercher la mort.

Par contre, si nous nous retroussions les manches et décidons de travailler pour une politique de vie et non de mort; si ceux qui gouvernent et qui ont le pouvoir de faire quelque chose, mettaient de l'avant de programmes d'aide aux familles pour qu'à leur tour elles puissent soutenir leurs malades; une recherche plus poussée pour avancer dans les techniques de control de la douleur; de soins palliatifs de qualité et le tout enveloppé d'affection et de délicatesse envers les malades, il n'y aurait presque personne qui souhaiterait mourir avant sa mort naturelle et nous n'aurions pas besoin de recourir à ces lois de mort.

Il est paradoxal comment au Québec l'on met sur pied toute une série de programmes pour réduire le suicide et qu'après l'on veuille légaliser l'euthanasie et le suicide assisté. Signe que quelque chose ne tourne pas rond et qu'il faut attaquer le cœur du problème et ne pas rester en surface.

J'ai confiance que cette commission d'enquête sur un sujet si important – la vie et le bien-être de tous les citoyens du Québec – fera preuve de véritable humanisme et d'une compassion authentique : celle qui cherche à préserver la vie de chacun dans les meilleurs conditions possibles. N'oublions pas que s'il y a de la vie, il y a encore de l'espoir et qu'il est toujours possible d'avancer et devenir des meilleures personnes.

Je termine avec quelques vers d'un de nos grands poètes, qui a su si bien saisir et exprimer l'essence de notre peuple, un peuple qui aime la vie et qui sait aimer :

« Le temps que l'on prend pour dire "je t'aime",
C'est le seul qui reste au bout de nos jours.
Les vœux que l'on fait, les fleurs que l'on sème,
Chacun les récolte en soi-même
Aux beaux jardins du temps qui court »

Adela González Casal

Le 13 août 2010